

geance qu'elle réclamait. Merci, monsieur malgré vous, merci !

Je dois quelque chose à l'homme dont l'intervention a eu ce résultat. Eh bien, j'ai de quoi satisfaire votre curiosité ; c'est ainsi que je compte vous payer. Vous étiez, en effet, quand vous vîtes chez moi, fort désireux de connaître quelques-unes de mes affaires les plus secrètes ; si secrètes que vous n'avez pu en pénétrer le mystère, je vais, moi, vous le révéler ; votre curiosité aura de quoi se satisfaire. Je me donnerai toute espèce de peine pour vous être égréable, mon estimable jeune ami !

Dans la vingt-septième année de ce siècle. J'étais une jeune et jolie femme, habitant, pour ses péchés, le Vieux-Welmingham. J'avais pour mari un méprisable imbécile. J'avais aussi l'honneur d'être en relations avec un certain gentleman. Je ne le désignerai point par son nom. Et pourquoi, puisque ce nom n'était pas le sien ? Jamais il n'a eu de nom à lui. Vous le savez, à cette heure, tout aussi bien que moi.

Il est plus à propos de vous dire comment il s'insinua dans mes bonnes grâces. J'étais née avec les instincts d'une grande dame, et il les flatta de son mieux. En d'autres termes, il vanta ma beauté, il me fit des cadeaux. Nulle femme ne sait résister à l'admiration et aux cadeaux ; aux cadeaux, surtout, pourvu qu'on lui offre à propos les choses qu'elle désire le plus. Il était assez subtil pour savoir cela. Naturellement en retour, il demandait quelque chose ; — tous les hommes en sont là.

Et ce quelque chose, que pensez-vous que ce fût ? La plus insignifiante bagatelle du monde : tout bonnement, la clef de la sacristie et la clef de l'armoire placée à l'intérieur d'icelle un jour où mon mari ne serait pas là. Il va sans le dire, qu'il me répondit par un mensonge, quand je lui demandai pourquoi il avait besoin de ces clefs, et de les recevoir en si grand secret,

Mais je tenais aux présents qu'il m'avait faits, et je désirais qu'il m'en fit d'autres. Aussi, je lui remis les clefs sans que mon mari le sût, et je l'épiaï, lui, sans qu'il s'en doutât davantage.

Je n'étais pas extraordinairement scrupuleuse en ce qui concernait les affaires d'autrui ; et je ne m'inquiétai guère de le voir insérer un acte de mariage dans le registre pour son compte et profit particulier. Je savais, naturellement, que c'était mal ; mais cela ne me nuisait en rien ; excellente raison pour n'en pas faire tapage.

Le récit qui va suivre est le résumé de ce qu'il me dit. Ce ne fut pas de mon plein gré qu'il me raconta tout ce que je vous apprends ici. J'obtins, à force de persuasion, une partie de ces détails ; à force de questions, je lui en arrachai quelques autres. J'étais bien décidée à savoir toute la vérité, et je crois que je finis par l'obtenir.

Pas plus que tout autre il n'avait su ce qui en était des relations établies entre son père et sa mère jusqu'après la mort de celle-ci. Son père, alors, lui confessa les choses, promettant de faire pour lui tout ce qui serait humainement possible. Il mourut ensuite, n'ayant rien fait, — pas même son testament. Le fils (qui pourrait l'en blâmer ?) pourvut sagement à ses propres destinées. Il revint immédiatement en Angleterre, et prit possession du domaine. Personne n'était là pour le soupçonner, personne pour faire obstacle à ses desseins.

Son père et sa mère avait toujours vécu comme mari et femme ; et parmi leurs connaissances, en bien petit nombre, personne ne s'était jamais douté qu'un lien moins sacré les unît. L'individu qui, la vérité connue, aurait eu des droits à faire valoir sur le domaine, était un parent éloigné qui n'avait jamais songé à pareille bonne fortune, et qui était en mer à l'époque où décéda le père du gentleman en question. Jusque-là, donc, nulle difficulté ;

— son entrée en jouissance parut dans le cours régulier des choses.

Il n'avait à produire, pour y être admis, que deux documents. L'un était un certificat de sa naissance, et l'autre un certificat du mariage de ses parents. Il se procura aisément le premier, il était né en pays étranger, et son acte de naissance y avait été régulièrement enregistré. Quant au second, il y avait difficulté ; — c'était cette difficulté qui l'avait amené au Vieux-Welmingham.

Au lieu de cela, sans une petite considération, il serait allé à Knowlesbury.

Mais c'était là que sa mère vivait quand le hasard la mit en relations avec l'homme qui allait devenir le père de notre gentleman. Elle y vivait sous son nom de fille, mais en réalité, c'était une femme mariée, mariée naguère en Irlande, où son époux, après l'avoir rendu victime des plus mauvais traitements, avait fini par l'abandonner pour s'expatrier avec une autre femme.

Vous pouvez vous étonner que ce fils, sachant que la liaison de ses parents avait commencé à Knowlesbury, n'ait pas dirigé sa première campagne contre le registre paroissial de cette ville, où il était présumable que leur mariage avait eu lieu. La raison qui l'en empêcha fut que le pasteur en exercice à l'église de Knowlesbury, dans le courant de l'année 1803 (où, conformément à l'acte de naissance du gentleman, son père et sa mère avait dû contracter mariage), se trouvait vivre encore au 1er janvier 1827, lorsque l'ingénieur héritier venait prendre possession du domaine.

Cette circonstance inopportune le contraignit à étendre un peu le champ de ses opérations, et à pousser son entreprise de notre côté. Là n'existait aucun danger de ce genre, l'ancien pasteur de notre église étant mort depuis quelques années.

Le Vieux-Welmingham convenait d'ailleurs tout aussi bien que Knowlesbury à

l'exécution de ce beau plan. Le père, en effet, n'avait pas voulu afficher dans cette dernière ville une intimité coupable, et avait amené la jeune femme, par lui séduite, dans un cottage situé sur la rivière, à petite distance de notre village. C'est là qu'il vécut d'abord et qu'elle commença de porter son nom.

Les gens qui avaient connu sir Félix encore célibataire et qui étaient au courant de son goût pour la solitude, ne s'étonnèrent pas de le voir conserver après son prétendu mariage. Il vécut dans nos environs jusqu'à ce que Blackwater-Park lui échût en pleine propriété. Après un laps de vingt-trois à vingt quatre ans, qui pouvait dire (le pasteur étant mort) que son mariage n'eût pas eu lieu dans les mêmes conditions de secret qui avaient sans cesse protégé sa vie, et que cette union ne se fût pas accompli dans l'église du Vieux-Welmingham ?

(à suivre)

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement

LA CONSOMPTION
DYSPEPSIE...
ANÉMIE...
ET LES FAIBLESSES
D'ESTOMAC.

✱ SANTE ET BEAUTE ✱

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00
SIX BOITES, " " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE !

L. A. BERNARD

1882 rue Ste-Catherine, Montreal